



La concordance des temps

Roman

Jean-Michel Lefèvre

Jean-Michel Lefèvre

La Concordance des Temps

© Jean-Michel Lefèvre, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1781-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Le passé n'est jamais mort. Il n'est même pas passé. »
— William Faulkner, *Requiem pour une nonne*

Il avait noté ce rendez-vous dans son agenda depuis longtemps, pour éviter de l'oublier bien sûr, mais surtout pour ne plus avoir à y penser. En arrivant dans ce coin de banlieue, il ne se sentait pas mélancolique et pourtant il aurait dû l'être, si l'on en croit les romances et les gens normaux. C'est que, ce matin d'automne, Michel revenait pour la toute dernière fois dans le pavillon familial où il avait passé son enfance à côté de ses frères et de ses parents. Pourtant il n'éprouvait aucune émotion particulière, ni tristesse, ni nostalgie. Cette époque lui paraissait tellement loin, dissociée de lui, comme ces vieilles photos un peu jaunies, où l'on peine à se reconnaître.

À vrai dire, il n'était pas surpris par sa propre indifférence. Dans sa tête, ce n'était jamais qu'un rendez-vous technique, une sorte de fin de chantier programmée de longue date et il avait décidé d'en rester spectateur. Tourner la page, s'était-il promis, sans simagrées ni grandiloquence. Sans doute exagérait-il son propre détachement, moins pour fanfaronner que pour se préserver et tenir à distance une sorte d'inquiétude indéfinie. Si quelqu'un lui en avait fait la remarque, il aurait tout nié en bloc et se serait même agacé.

Un peu plus tôt, la rame venant de Paris s'était arrêtée en gare avec son chahut habituel de ferraille et d'air comprimé. Sur le quai Michel avait obliqué tout de suite à droite et franchi au pas de course les cinquante mètres qui le séparaient de la sortie. Instinctivement, il avait retrouvé le trajet, la démarche et même l'allure qui avaient été les siens quand il rentrait du lycée.

En quittant le quai, il aperçut en face de lui la façade de meulière festonnée de briques sombres qui lui était familière. Au dernier étage, au-dessous de la toiture en tuiles, une fenêtre était grande ouverte. Michel la connaissait par cœur, c'était sa chambre. Il l'observa attentivement, un début de sourire aux lèvres, avant de pousser le portillon de la gare. Le battant métallique était toujours aussi délabré, barbouillé d'épaisses couches de peinture rouge et blanche qui semblaient à elles seules le maintenir debout. Fixé à mi-hauteur, le même panneau d'émail blanc écaillé mettait encore en garde les piétons téméraires, affirmant sans plus de détails « Un train peut en cacher un autre ». La sentence immémoriale de la SNCF, Michel l'avait lue tous les matins et tous les soirs, ou presque, pendant ses années de lycée. Le portillon s'était refermé derrière lui avec le grincement chuintant suivi du claquement sec qu'il reconnut immédiatement.

La netteté, la fraîcheur de ces bribes d'enfance le surprirent et l'inquiétèrent

un peu. Il pressentit le danger que cachait ces scènes insolites, ces détails dérisoires quand ils refont surface, comme des risées légères sur une mer tranquille, juste avant la tempête. Il craignit soudain qu'ils n'ouvrent la route à des pans entiers de sa mémoire qu'il avait réussi à garder enfouis. « Non ! Pas de sensiblerie, ce n'est ni le lieu ni l'heure », se persuada-t-il. C'était un peu présomptueux et le mal était fait.

Michel traversa la rue et s'arrêta devant le portail ouvert à deux battants. La maison était là, son contour massif se découpait sur le ciel gris. Il revoyait le perron à double escalier, le jardinet du devant, que des saisons d'abandon avaient encombré d'herbes folles, la haie de thuyas hirsutes le long du mur mitoyen. Il eut presque l'impression d'être de retour chez lui après de longues vacances.

Cette sensation douce-amère se dissipa d'un coup. Devant lui, des costauds en tee-shirts allaient et venaient, transportant des charges incertaines qu'ils balançaient d'un mouvement d'épaule très professionnel dans une benne métallique grisâtre où elles s'écrasaient avec un bruit mat. La benne était déjà remplie aux trois quarts de ce fatras hétéroclite qui surnage comme une écume sale à la fin d'un déménagement. Le bâtiment et son terrain avaient été vendus à la municipalité et ils seraient bientôt « restructurés » par le nouveau propriétaire, un office local de HLM. Chez le notaire, Michel avait vite compris la signification réelle de l'expression. Le pavillon allait être découpé en plusieurs « logements sociaux » et le jardin deviendrait une « aire de jeu ». Aujourd'hui ce n'était déjà plus que le décor vide d'un prochain spectacle.

Michel savait bien que nos vies d'avant ont besoin de ces endroits qui nous ont ancrés dans le monde pour ne pas disparaître tout à fait de nos mémoires. Pour nous arrimer quelque part, il nous faut cette géographie intime, même minuscule comme une chambre d'adolescent ou un jardin de banlieue. Mais, en découvrant le ballet des déménageurs, il avait été obligé d'admettre que tout ce qu'il avait aimé et détesté dans cet endroit était en train de disparaître, emportant une partie de sa vie et raturant son enfance.

Ça s'était passé très vite. Après la mort de leurs parents, ni Michel ni ses frères n'avaient souhaité s'y installer et le pavillon avait donc été rapidement mis en vente. Il avait alors fallu organiser la dispersion de tout ce que des générations avaient accumulé en strates successives. D'abord quelques prélèvements avaient été négociés par les uns et les autres. Ensuite une salle des ventes et les Compagnons d'Emmaüs étaient venus à bout de ce dépouillement cruel. L'essentiel ayant été réparti, emporté ou vendu, il n'était resté que les fonds de caves, de greniers ou de garage, ces résidus encombrants dont on ne sait que

faire. C'est à ce dernier curetage que se livrait l'équipe de gros bras. Les tout derniers restes d'une vie de famille devaient disparaître pour faire place nette à des vies étrangères.

Des larmes lui montèrent aux yeux et il découvrit, surpris, qu'il s'était laissé toucher et qu'il était plus vulnérable qu'il ne l'avait cru. Des volées d'images disparates commençaient d'affluer en désordre, puis arrivaient en force, comme pour résister à l'effacement de la maison et du jardin, dans un dernier baroud d'honneur. Il pouvait presque deviner des scènes dont il avait été l'acteur. Alors Michel sentit naître en lui une peur instinctive, physique, la peur soudaine de se voir submergé par des événements qu'il avait tout fait pour oublier.

— Monsieur Thénot ?

Michel sursauta. Une voix inconnue l'avait sorti brusquement d'un désarroi étrange que trahissaient quelques traces de larmes rapidement effacées.

— Vous êtes bien monsieur Thénot, n'est-ce pas ?

L'homme qui s'adressait à lui portait un blouson de cuir fauve qui le distinguait des autres déménageurs.

— Je suis le chef d'équipe, reprit-il. Ça va, monsieur Thénot ?

— Oui, oui, ne vous inquiétez pas ! C'était juste un peu de sensiblerie. J'ai été pris de court, je ne m'y attendais pas !

— C'est souvent comme ça, vous savez, quand on revient chez soi après une longue absence. Vous n'êtes pas le premier à qui ça arrive ! C'est humain, comme on dit.

Comme s'il voulait vite changer de sujet, l'homme au blouson consulta son bloc-notes.

— Bon, monsieur Thénot, on n'est pas ici pour faire de la philosophie, n'est-ce pas ? Voilà où nous en sommes ! Mon équipe a quasiment fini de débarrasser le grenier, les caves et le garage. Je pense qu'il ne va rien rester. Ils ont tout mis à la benne... C'est ce qu'il y avait de mieux à faire, non ?

— Je suis d'accord avec vous ! C'est fou la quantité de cochonneries qu'on peut entasser ! Vous savez, avec mes frères nous sommes la quatrième génération qui a vécu ici, alors je vous laisse imaginer... Moi j'ai été plus prudent, j'ai choisi de vivre à Paris, en appartement !

— Alors, avant de tout fermer et de vous rendre les clés, voulez-vous que nous fassions un dernier tour ensemble dans les étages ?

— Merci, mais j'ai plutôt envie de le faire tout seul... Je suis sûr que vous comprendrez.

— Bien sûr, monsieur Thénot, bien sûr ! Ah oui ! J'allais oublier... On a

trouvé un truc plein de poussière sur une étagère du grenier, près des chambres d'en haut. Mes gars me l'ont montré de loin et je ne sais pas trop ce que c'est. On dirait un jouet d'enfant, ou une tirelire, ou un truc comme ça. Ils ont failli le jeter, mais ça vous intéressera peut-être. Ne vous encombrez pas, je vous le donnerai tout à l'heure, avant de partir, si vous êtes d'accord.

Avant que Michel ne réponde, il continua :

— Mon équipe va terminer de ranger et moi je vous attendrai dans le jardin.

Michel grimpa l'escalier qui menait au perron. Accroché à la rambarde métallique, il enjamba la dernière marche, et s'arrêta net dans son élan. Il venait de reproduire malgré lui un mouvement machinal, appris depuis ses premières années, pour éviter la dalle descellée qui n'avait certainement pas été réparée. Sans se retourner, il tapota du bout de sa chaussure la marche esquivée. La même marche était toujours là et encore bringuebalante. Vraiment, rien n'avait changé ! Il se souvenait de tout et même son corps avait gardé la mémoire de ce geste infime, si souvent répété, qui venait de s'imposer à lui comme par effraction.

Cette découverte presque ridicule l'amusa d'abord avant de le laisser perplexe. Si des détails aussi insignifiants lui revenaient avec une telle présence, s'ils s'imposaient à lui jusque dans ses gestes les plus banals, comment allait-il pouvoir résister aux souvenirs étouffés dont il sentait monter la pression. Michel s'était pourtant juré de ne pas céder aux « émotions triviales », comme il nommait les détresses qui encombrent l'enfance. Mais, cette résolution bravache, c'était avant de se retrouver dans cet endroit, avant de revenir à la « case départ » de son Monopoly secret. Le face-à-face qu'il appréhendait allait commencer.

La porte d'entrée était restée ouverte. Le couloir lui parut sombre, presque sinistre. Michel hésita avant de s'y engager mais aussitôt, sans qu'il ait eu besoin de le chercher, sa main se posa sur l'interrupteur. Encore un rappel de ses multiples allées et venues, le plus souvent au pas de course et cognant au passage sur le bouton de porcelaine. Il ne se passa rien, l'électricité avait été coupée depuis longtemps.

Le rez-de-chaussée conservait une odeur lourde de poussière et d'humidité. À droite et à gauche, les portes des différentes pièces étaient fermées. Quelqu'un y avait écrit et souligné à la craie « vide ». En face de lui, l'escalier qui menait à l'étage familial avait été débarrassé de son tapis. Ne restait qu'une tringle de laiton terni oubliée là, accrochée à sa contre-marche. Ce tapis avait été la cause de remontrances continuelles. Michel entendait toujours la voix agacée de sa mère le héler depuis son fauteuil :

— Tes chaussures, Michel ! Enlève tes chaussures avant de monter, voyons... Je te l'ai déjà dit cent fois ! Je n'ai pas l'intention de changer ce tapis. Alors, s'il te plaît, ne va pas me le maculer !

Et il se voyait redescendre en bougonnant, la mine renfrognée, avalant les quelques marches à toute vitesse. Il détestait ces humiliations banales et répétées. Mais il devait se résigner à obéir et se déchaussait, en prenant soin de laisser ses souliers en désordre au milieu du couloir. C'était son acte de rébellion, anodin peut-être, mais il y tenait. Le tapis n'existait plus, mais un bout de métal abandonné là avait suffi à lui rappeler ses retours désagréables et la sensation acide au fond de sa gorge quand il remontait à toute vitesse jusqu'à sa chambre et passait, penaud, devant sa mère. Le plus souvent, elle ne levait pas le nez de son magazine ou du paquet de copies qu'elle était en train de corriger.

Aujourd'hui, la pièce était fermée et la même inscription griffonnée indiquait que cet endroit aussi avait été vidé. Michel gagna sa chambre au dernier étage. La pièce avait été débarrassée de tout ce qui avait entouré son enfance, mais les traces sur le sol et sur les murs lui rappelaient le mobilier et la décoration au milieu desquels il avait vécu. La moquette poinçonnée par le poids des meubles, la découpe précise des cadres et des bibelots sur le papier peint que les années avaient décoloré, tout était là. Comme sur le négatif d'une photographie, il pouvait retrouver les traces de ce qu'il avait aimé ou détesté, mais pas encore oublié.

La fenêtre qu'il avait aperçue depuis la rue était toujours ouverte. Michel s'accouda au balcon. Un train passa sans s'arrêter à la station et klaxonna les deux tons habituels avant le passage à niveau. C'était une de ces rames en aluminium sans charme, poussée par sa motrice vert foncé, qui remontait à vide vers le dépôt. La vie quotidienne de la famille avait été rythmée par le tapage régulier des trains. Malgré le bruit, personne n'y prêtait plus attention, sauf pour se rappeler certaines affaires essentielles ou les obligations à remplir. Pour partir au lycée, c'était le train bondé de huit heures dix qui montait vers Paris... Pour « Salut les Copains », sur *Europe 1*, l'oreille collée au transistor, c'était le descendant de dix-sept heures... Pour la messe du dimanche, le remontant de neuf heures trente...

Immobile à sa fenêtre, Michel se revoyait, tout gamin, fasciné par les locomotives à vapeur qui haletaient en tête du quai, juste devant lui. Quand elles devaient « faire de l'eau », le chef de gare amenait l'énorme manchon de toile jusqu'au tender. Et ça bouillonnait, ça giclait, ça débordait avec des gargouillements éléphantiques. Puis un coup de sifflet modulé de façon savante

annonçait le départ. Aussitôt les bielles luisantes de graisse se mettaient en mouvement, les roues immenses patinaient un peu puis le train quittait lourdement le quai. Les soirs d'hiver, Michel aimait attendre que les deux grosses lanternes rouges du dernier wagon disparaissent dans le noir. Et il s'était juré qu'il serait chef de gare.

Plus tard, il avait été captivé par la rénovation du bout de ligne qui passait sous sa fenêtre. Il n'en avait rien oublié. Les images, les sons et même les odeurs de ce chantier dantesque étaient toujours là, les machines raclant le sol et concassant le ballast, les vibrations des traverses malmenées par les engins, les tourbillons de poussière, l'odeur entêtante du bitume et de la créosote. À cet instant, agrippé à la rambarde de son balcon, il s'était promis un autre avenir : il dirigerait des chantiers. Et ses projets fous, ceux qui font rêver les enfants, ne s'étaient pas non plus effacés de sa mémoire.

La station n'avait pas changé. Elle restait déserte entre deux rames. Michel avait été rattrapé par l'impression de vide qui avait noyé son adolescence. La même sensation de gris, une sorte de tristesse paisible et résignée l'avait envahi. Il laissait son esprit flotter, le regard dans le vague, juste effleuré par des images et quelques sons mêlés qui parvenaient jusqu'à lui. Cette rumeur assourdie de la ville, le quai désert et les rails qu'il avait devant lui, cela avait suffi à réveiller sa mémoire frileuse.

Il avait revu cet autre épisode un peu comme on regarderait un vieux film en Super 8, avec ses taches et ses rayures. Comment cette idée saugrenue lui était venue, Michel ne s'en souvenait pas. « Encore une de tes inventions ! Mais qu'est-ce que tu as dans la tête, mon pauvre garçon ? », lui aurait dit sa mère, si elle avait pu deviner ce qu'il préparait. Tout avait commencé sur ce quai vide, sous un ciel gris et sale comme celui d'aujourd'hui. Il retournait à pied du lycée et, comme à son habitude, il marchait seul. À la gare, le signal sonore annonçait une rame descendant de Paris. Michel avait traversé les voies par une sorte de gué en bois, fait d'anciennes traverses fixées côte à côte entre les rails. Il s'était posté en bordure du quai pour ressentir au plus près la puissance formidable que dégageait la rame surgissant à quelques mètres de lui dans un vacarme d'ouragan.

Il avait souvent remarqué que les traverses s'enfonçaient dans les pierres du ballast sous la masse colossale des bogies comme sous la force d'une énorme presse... C'est là qu'il avait échafaudé son étrange projet.

Dans le fond de sa poche, il avait déniché une grosse pièce de 1 franc en aluminium. Aussitôt il avait retraversé les voies en courant pour gagner le quai